

# LA MOLLESSE DU BOIS



## 1.

Pour tout commencer je dois vous parler de moi. Mais, pour m'éviter cette tache je vais d'abord vous parler un peu de chez moi. Je ne vais pas vous faire ici une description de mon nombre de mètres carrés ou de la marque de ma cuisinière. Je vais dire surtout ce qui me passe par la tête. Rien n'étant très important dans le détail, ce sera il me semble le mieux.

Chez moi, c'est soit très silencieux soit très bruyant. Le plus souvent de la musique passe sur les enceintes, le volume monté haut, des fois très haut. La musique prend tout l'espace, va dans tous les recoins, et bien souvent un peu chez mes voisins. Mais ils ne m'en parlent pas, ça doit pas les gêner tant que ça j'aime me dire. Toutes ces ondes frappent répétitivement les étagères du salon, faisant alors doucement vibrer leur contenu. De temps en temps quelque chose tombe. En général rien ne se casse. Et puis je ne mets (presque) pas d'objets en verre dessus. C'est un joyeux bordel de carte postale, d'objets divers des fois cassés depuis longtemps, et souvent inutiles, ou n'ayant du sens que pour moi (je pense), il y a aussi de casse-têtes, des cailloux, et puis d'autres choses qui ne me viennent pas en tête. Rien n'est rangé dessus. Les choses s'empilent, s'emmêlent. Souvent quand je suis chez moi je m'assois sur mon canapé. Il est bien confortable. On s'enfonce doucement dedans. Quand c'est silencieux chez moi, je ferme des fois les yeux, avachi sur mon canapé. Je me laisse un peu aller, j'essaie de pas trop penser, bien que cela ne soit pas souvent atteint, ça me détend je me sens bien. Un peu comme dans un cocon. C'est comme ça que j'apprécie chez moi. Bien sûr, ce n'est pas que je

considère chez moi comme un simple canapé dans le silence, sinon, pourquoi m'encombrerai-je du reste de l'appartement ? Je pense que sans ce qui entoure ce futile canapé (bien que très confortable) la sensation ne serait pas la même. C'est que c'est chez moi qui fait cela, je suis sur ce canapé certes mais je suis surtout confortablement installé entre des murs qui me protègent. Je n'ai pas besoin d'être protégé, du moins pas autant je dirai, mais j'aime cette sensation. C'est mon endroit et je peux y faire ce que je veux. J'apprécie de pouvoir tout modifier comme bon me semble, transférer des souvenirs, des envies, des pensées dedans, à force il en deviendrait presque une partie de moi. J'organise dans le désordre apparent un moyen de me remettre en tête des émotions ou des souvenirs. Tout le décor a pour moi son importance, non pas directement mais, par les émotions qu'il dégage, l'ambiance de la pièce. C'est ces sentiments qui font que je m'y sens chez moi.

Tout cela ne vous aide certainement pas tant que cela a me cerner mais ça me paraissait important de commencer par cela. Je ne sais plus bien quoi dire je m'arrête donc là pour le moment.

Tout ce qui est dit ici est sans importance, et n'a pas de but quelconque. Je vais commencer toute cette histoire par ce qui me semble, avec du recul, en être le commencement.

## 2.

J'étais allongé sur le canapé, les yeux fixés au plafond je ne savais pas ce que je regardais. J'étais plongé dans mes pensées. Les haut-parleurs diffusaient des riffs de basse et de guitare sur un fond de cymbales et de coups de grosse caisse. Le son de l'aiguille se soulevant retentit ; ne laissant que le silence le précéder. Plus de vingt minutes s'étaient déjà écoulées ?

Je me levais pour retourner le vinyle. Mon estomac gargouillait doucement et je décidais donc d'aller me faire à manger. Une fois l'aiguille sur la face B je tournais le bouton du volume au maximum afin d'entendre de la cuisine. Je mis de l'eau à chauffer, sortis quelques légumes du frigo, pris un oignon, et m'installais à la table muni d'une planche à découper et d'un grand couteau. J'entrepris une découpe en petits dés de tout mes aliments. Une fois achevée je m'aperçus avoir oublier de découper quelques gousses d'ail. J'en sélectionnais deux petites après avoir transférer mon oignon dans une poêle à feu doux et me rassis pour les découper le plus finement possible. L'ail rejoint l'oignon dans la poêle, l'odeur des deux frétilant doucement accentua ma faim. Je mis des pâtes dans l'eau bouillante, attendis un peu puis mis le reste des légumes dans la poêle et retournais m'asseoir dans le salon avec une bière.

L'odeur de nourriture s'était diffusée dans l'appartement. Je n'avais plus qu'une idée en tête : manger.

Je vérifiais l'heure pour la cuisson des pâtes, encore 6 minutes. La musique s'atténuait lentement finissant un morceau avant de repartir sur de nouveaux accords. Je regardais par la fenêtre les gens marcher sous la pluie. Les parapluies avançaient tranquillement pendant que ceux peu protégés de l'intempérie marchaient rapidement ou couraient. Un homme attira mon attention, il était debout, immobile. Il attendait à un feu où aucune voiture ne passait. Les autres le dépassaient sans lui prêter attention. Je me demandais ce qu'il pouvait bien faire. Son attente semblait interminable au milieu de ce flux de personnes fuyant la pluie. D'un coup il se mit à avancer, ouvrit un parapluie et se mêla aux autres petits rond noirs glissant

tranquillement le long des trottoirs. Je sortis mon téléphone de ma poche, encore 4 min. Je retournais à la cuisine goûter les pâtes dans l'espoir d'une cuisson prématurée, je manquai de me brûler la langue et ce n'était pas encore cuit. Je mis la passoire dans l'évier, sortis une assiette et des couverts. La musique s'éteignit sans repartir. Je me déplaçai de nouveau au salon choisir un album. Je m'assis devant mes quelques vinyles et mes cds, les observant un à un, à la recherche de celui que je voulais, mais ne sachant pas lequel cela pourrait être. Mes yeux s'arrêtaient sur certains albums sans que je ne prenne de décisions. Finalement après une grande hésitation je sortis un cd de Frank Zappa, je ne l'avais pas écouté depuis longtemps et le dessin de la pochette me plaisait. Un petit monstre flasque à l'air aigri sortait d'un lit, le tout sur un fond vert avec une écriture jaune épelant Sleep Dirt et le nom de l'artiste. Une fois la musique lancée j'allai voir mes pâtes. Elles étaient trop cuites mais ce n'était pas si grave. J'engloutis mon repas relativement rapidement après m'être rendu compte que j'allais être en retard si je traînais trop. Je bus un café d'une traite et enfilai ma veste et mes chaussures avant de me retrouver dehors sans mes clefs. N'ayant pas de solution immédiate à ce problème, je partis en le laissant pour plus tard.

Après une marche d'une durée d'environ 3 morceaux (format radio) j'arrivais devant une petite maison entourée d'un jardin visiblement peu entretenu, des herbes folles bloquaient tout accès à la porte en bois peinte qui trônait au centre de cette façade abîmée. Le petit portail du jardin était lui aussi en mauvais état et son entrebâillement laissait la possibilité de se glisser dans cette jungle de ronces et d'orties qu'était ce jardin. Il me semblait ne jamais avoir vu cet endroit. Je passais dans cette rue fréquemment tout de même, cela me paraissait donc étrange mais je passais mon chemin. J'étais déjà en retard et je devais trouver une solution pour mes clefs, ce n'était pas le moment d'explorer des maisons inconnues ! En chemin je croisais deux chats errants (ou en tout cas seuls) et une dizaine de personnes marchant contre le vent avant d'arriver finalement devant la poste d'où je devais envoyer le petit colis bien emballé dans du papier de soie.

En entrant je tombai face à une queue d'une bonne vingtaine

de personnes qui semblaient avoir vécu toute une vie à attendre ici. Certains s'étaient affalés par terre, ne faisant plus qu'un avec les papiers et les cartons jonchant le sol ils regardaient les alentours d'un air désespéré. Je me mis dans file.

Le sol était constitué de carreaux beigeâtres mal jointés. Dans les angles se trouvaient amassés des petits papiers froissés ou déchirés, certains s'aventuraient même jusqu'au milieu de la pièce, se faisant piétiner par les lents mouvements de ces corps mous, attendant éperdument d'accéder au petit comptoir exigü de ce bureau de poste. L'homme aux commandes du comptoir avait le teint blafard, il devait être proche de la retraite et donnait l'impression d'être plus proche encore de son dernier souffle. Son visage rond et à la peau abîmée lui donnait un air de vieux singe derrière la vitre perforée le protégeant des dangereux clients de cette poste de quartier. Je me demandais si pour lui aussi nous ressemblions à des animaux en cage, attendant sans but une fin qu'on ne connaissait même pas. Mes jambes semblaient s'alourdir à chaque coup de l'aiguille du petit cadran suspendu au dessus de la cage du vieux singe. Le temps n'avait ici plus de sens, il était comme l'air, changeant de vitesse, changeant de poids, on ne comprenait plus son passage ; seule l'horloge continuait son trajet indépendamment de tout, informant la foule inerte de prétendants au guichet du temps s'écoulant dehors. Le temps défila alors à son rythme pendant une bonne heure avant que je puisse donner mon paquet à envoyer. Une fois sorti de là, j'arrivais en retard au travail, réussis à ne pas me faire voir et pris place discrètement. Le reste de la journée passa lentement mais finit par arriver à sa fin. La nuit était tombée quand j'arrivais chez moi.

Je me retrouvais inutilement étonné de ne pas trouver mes clefs une fois face à ma porte verrouillée. Je mis alors toutes mes forces dans la résolution de mon problème.

Tapant sur la porte, secouant la poignée, regardant désespérément autour de moi dans le but de trouver une nouvelle entrée, secrète, à mon appartement. Je m'imaginais devoir alors reboucher cette trappe secrète qui me sauverait sur le moment mais qui ne serait pas bonne à avoir au quotidien... les complications que cela entraînerait se dessinaient avec clarté dans mon esprit. Malheureusement comme

heureusement je ne trouvais pas de passage dissimulé dans le mur de béton qui entourait ma porte.

Je sortis une cigarette de ma veste. La fumée montait doucement vers les balcons supérieurs avant de disparaître dans la pénombre. J'étais seul avec ma porte sur ce petit balcon. Quelle étrange idée de mettre un balcon avant l'entrée des appartements ... mais bon au moins je ne me retrouvais pas à poiroter dans un couloir. Une fois la fumée dissipée dans le vent je me mis en tête de redescendre, peut être aurai-je une meilleure idée avec une vue plus globale de l'immeuble. Je n'en eu pas.

Je montais les escaliers d'un pas nonchalant. Je voulais retrouver mon chez moi, mon canapé moelleux, ma cuisine, ma lumière sans néon, ma musique, ma nourriture, mon lit, ma couette. J'allais devoir me résigner à appeler un serrurier.

### 3.

En arrivant sur mon balcon je vis un homme appuyé contre la rambarde, face à ma porte. Il ne me prêtait pas la moindre attention. Il regardait ma porte intensément. J'étais là, debout, à regarder cet homme regarder ma porte et je ne pouvais m'empêcher d'espérer la voir s'ouvrir soudainement.

- "Bonsoir."

Sorti de mes pensées je ne savais pas quoi répondre et hésitais :

- "B-Bon..Bonsoir !"

Il s'avança vers moi. Tendit la main.

Il était un peu plus grand que moi, son visage avait quelque chose de rassurant, de calme. Ses yeux se plantèrent dans les miens.

- "Suis moi."

Je ne répondis pas. Et sans trop me comprendre je décidais d'obtempérer silencieusement.

Il marchait à un rythme assez pressé. A deux ou trois pas de moi, sans me regarder.

Je me posais plein de questions. La première était "Mais qu'est ce que je fais ?!" et je n'en avais aucune idée. Mais bon tout cela m'intriguait et je ne voyais rien de mieux à faire. Je ne savais pas où nous allions, on marchait de rue en rue, de quartier en quartier. La pluie s'était arrêtée, il faisait doux, un petit vent soufflait tranquillement. L'odeur des trottoirs humides embaumait les rues. Nos ombres glissaient le long des immeubles, déformant nos silhouettes dans la lumière chaude des lampadaires de la ville. La vie semblait tranquille durant cette ballade nocturne. Le silence était par moment cassé par le bruit d'une voiture ou le chant d'un oiseau qu'on ne pouvait voir. Je pensais à chez moi, à la soirée que j'aurais eu avec mes clefs.

L'homme avançait toujours, imperturbable.

On traversait un quartier résidentiel. Les petites maisons avec jardins s'alignaient les unes aux autres. Certains lampadaires ne marchaient plus dans les rues.

On distinguait des scènes de famille par les fenêtres des maisons. Un enfant mangeait tranquillement sous le regard de ses parents,

quelques maisons plus tard un autre, plus jeune, se faisait prier d'aller au lit par des parents à bout de nerfs. Les scènes de ménages continuèrent de défiler. Puis toutes les maisons finirent par s'éteindre tour à tour. Nous continuions d'avancer.

Mon étrange soirée continua ainsi, la tête pleine d'envie de repas chaud, de ma couette et de sommeil. A plusieurs reprises je m'essayai à lui poser une question, mais seul le silence me répondit à chaque fois. J'hésitais aussi plusieurs fois à tout simplement partir, mais j'aurais alors fait tout ça pour rien, et à vrai dire je ne savais pas où je me situais. On finit par sortir de la ville.

Je n'étais plus du tout serein.

On s'engagea dans un petit sentier en terre s'enfonçant dans la petite forêt au nord de mon quartier.

Cela faisait bien longtemps que je n'y avais pas été. J'en avais un souvenir d'après-midis ensoleillés, courant sur mes amis armés de bouteilles pleines d'eau. Dans cette nuit épaisse cette forêt ne ressemblait en rien à celle de mes souvenirs. Je distinguais de plus en plus mal l'homme mystérieux marchant devant moi mais j'entendais les brindilles craquer sous ses pieds à quelques mètres de moi.

On finit par arriver dans un petit jardin précédant une petite maison aux volets bleu ciel. Il avança jusqu'à la porte et l'ouvrit d'un mouvement de la poignée.

Je le suivais à l'intérieur. Il me fit signe de m'asseoir sur une des chaises de la table de la cuisine. Servit deux verres d'eau. S'assit en face de moi, toujours en silence. Me tendit un des verres puis dit :

- "C'est bien pratique de ne pas avoir besoin de clefs."

Je le regardais, la main tenant le verre encore tendue vers lui. J'avais certainement la bouche entre ouverte et ne devais pas avoir l'air bien malin. Ma première pensée fut que je le préférais quand il était silencieux. Je répondis que oui.

- "Tu ne sais pas ce que tu fais là ?"

Encore une fois j'approuvais.

- "Merci d'avoir accepté de me suivre."

Je voulais te parler, mais vois-tu je n'aime pas parler debout. Je comptais m'inviter chez toi mais ton soucis de clefs te fait maintenant découvrir chez moi."

Je le regardais sans savoir quoi dire. M'étonnant moi-même d'être venu jusqu'ici sans savoir quoi que ce soit.

Il me regardait. Je le regardais

Il sortit une pochette de sous la table.

Me la tendit.

-"Tu dois trouver cet homme. Tu es le dernier à l'avoir vu. Tu peux le trouver. Tu dois le trouver.

Ça t'aidera, tu verra. C'est bien pour toi de le trouver.

Pour moi aussi, bien sur, sinon je ne te le demanderai pas. C'est très important pour moi. Je dois maintenir l'ordre. C'est mon devoir. Je dois te le demander."

Il souligna ce mot. Je pris l'enveloppe. Elle contenait une photo, au format de celle des passeports, et une petite carte d'un hôtel – Le Vieux Caribou – un peu abîmée. Je relevais les yeux.

L'homme n'était plus là.

Dans mon souvenir ma première pensée fut : " Quelle grande enveloppe pour si peu." Mais cela doit être loin de la réalité.

Je me réveillais dans mon lit. Habillé. L'enveloppe de kraft était toujours dans ma main.

C'était bien arrivé.

Je mis quelque minutes avant de bouger. J'étais comme une statue sous un draps, une statue couchée. Même mon esprit était comme immobile. Comme une âme sans conscience coincée dans un espace vide. Mes yeux étaient fermés. La chaleur de l'appartement m'enveloppait. Je me sentais flotter, sans corps dans de l'eau tiède, dans l'espace (si il était chaud). Puis d'un coup une autre présence. Cet homme. Je ne le voyait pas. Je ressentais qu'il était là. Qu'il venait à moi. Comme manteau lourd avançant lentement dans un brouillard de neige. Il continuait d'avancer mais ne semblait pas changer de distance. Marchant contre le courant, contre un vent invisible.

Je tombais, sans vitesse, dans ce néant infini. L'homme s'éloignait de moi.

Mes yeux s'ouvrirent.

Mon plafond taché par le temps me fit face. Je reconnaissais ses nuages gris, son blanc délavé.

Je me mis debout sans trop tarder. Je fis du thé, préparais des œufs et du pain, le frottant à l'ail une fois grillé, mis de la musique et m'assis dans le salon avec mon repas. Je posais l'enveloppe à coté de moi et en sorti le contenu. Je ne me souvenais pas avoir déjà vu ce visage. Je scrutais dubitativement les traits de son visage en faisant attention de ne pas faire tomber de mon repas sur la petite photo. Je n'étais pas réveillé et faisait tout au ralenti. Je me rendis compte au bout d'un bon moment que je regardais dans le vide, sans même vraiment penser. Mangeant mécaniquement mes œufs à la coque, mouillette par mouillette. Une fois fini je pris la petite carte. J'entrepris de trouver ou ce situais cet hôtel. Il en existait 4. En tout cas sur internet. Tous dans des pays différents.

Je m'appuyais sur le dossier du canapé. Mes yeux fixaient le vide. J'expirais.

Comment faire ?  
Je n'en savais rien.  
Il me fallait du temps.

5.

Je sortis. Je manquais d'oublier mes clefs en passant la porte.  
Comment étais-je rentré hier ? Comment avais-je pu retrouver mon chemin ? Pourquoi est-ce que rien ne me venait à l'esprit ? Plein de choses passaient dans mes pensées.

Drogue. Assommé. Rêve. Hallucination. Folie. Perdu. Fou. Irréel. Fou. Fou. Complètement fou.

J'essayais de reprendre mes esprits, appuyé contre la rambarde du balcon, la porte de mon appartement toujours ouverte.

Tout tournais.

Tout tombais.

Moi je ne bougeais pas.

Le vent froid giflait mon visage. Mes pommettes me brûlais froidement. Je sentais qu'elles devaient être rouge vif. Ma vision se transformait en une multitude de petits points à la luminosité aléatoire. Tel un un écran cathodique, branché sur aucune chaîne, s'éteignant au ralenti. Ma vision disparue dans un nuage de pixels s'assombrissant. Je senti des larmes se mettre à couler sur mes joues. Refroidissant ma peau en marquant leur trajet d'un trait hésitant de mes yeux à la mâchoire. Elles coulaient en continu, se faufilant entre mes pensées. Puis elles commencèrent à les surpasser. Je pleurai pour tout et pour rien, dans un silence pesant. Le noir encombrait mon esprit.

Je ne sais pas au bout de combien de temps je rouvris les yeux. Mais quand je le fis je n'avais qu'une idée en tête. Retrouver cette petite maison abîmée que j'avais vu la veille. Pour moi, c'était la clefs de tout. Ou tout du moins le début de tout. Je devais refaire mon trajet. C'était le seul moyen.

Je m'assis par terre sur mon balcon. La tête appuyée sur mes mains je

réfléchis. Quel était le trajet exact que j'avais fait ?

Après un petit moment je finis par me lever. Je fermis ma porte et partis. Il fallait que je retrouve cette maison. Je ne pouvais pas être fou. Je ne voulais pas être fou.

Je refis mon trajet.

Un aller. La poste.

Un retour. Chez moi.

Une fois, deux fois.

Modifiais mon trajet. Passais par de nouvelles rues.

Recommençais.

Une fois.

Deux fois.

Je me mis à marcher vite. Puis je me mis à courir. Comme quelqu'un qui serait poursuivi je courais, tournant à tous les angles, parcourant toutes les rues. Je m'arrêtais par moment pour regarder plus attentivement telle ou telle maison. Ou encore observer un chat passant sur le trottoir d'en face, me demandant si je l'avais croisé la veille, si il faisait lui aussi partie de tout cela. "T'es dans le coup toi aussi ? Hein ?! Dis moi ce que tu sais !" m'imaginai-je en le regardant droit dans son pelage les dents serrées.

Je fus bien obligé de rentrer chez moi, bredouille, quand la nuit se mit à tombée. J'étais exténué.

6.

Je m'affalais sur mon lit sans même manger. Je pris à peine le temps de me déshabiller. Une fois glissé sous la couette, la tête enfoncée au fond de mon oreiller, je sombrai dans un sommeil profond.

Des scènes de toute sortes commencèrent à défiler. Dans des endroits détournés par l'inconscient, des personnages aux personnalités indistinctes jouaient des tableaux de mes souvenirs tel un film sans histoire. Rien n'avais de début ni de fin. Tout ce confondait dans un nuage obscur. Des cris sortaient de temps à autre. Puis souvent le silence. Lourd. Pesant sur mes épaules. M'enfonçant dans le sol. Je sentais la terre glisser entre mes orteils comme des sables mouvants. C'était froid. Très froid. Me glaçant le sang au fur à mesure ou j'avancais. Mes jambes pétrifiées continuaient leur lente descente. Le silence. Encore, toujours, le silence. Le sol arrivait à mes épaules. Tout était froid. Je passais doucement a un univers glacial. Tout y était blanc. Le sol, le ciel, l'air. Comme au milieu du plus épais des brouillards. Je continuais ma chute tout aussi lentement.

D'un coup, d'autres scènes. Une autre scène. Un aéroport. Bondé de personnes pressées. Tous marchants au même rythme, tournant, se croisant, sans jamais se toucher. Comme des poissons dans la mer. Des annonces de pays à peine compréhensibles meublaient le fond sonore Je me sentais comme un personnage habillé en rouge dans une foule sombre au milieu d'un film dramatique. J'entendais presque la musique tragique au piano en montant les petites marches menant à la porte de l'avion. Mes actions se déroulaient sous mes yeux sans que je ne puisse les contrôler. On me guidait d'un air condescendant vers la place 37C, allée 2 sur la droite. Je m'asseyais. Regardais à travers le hublot au dessus du ventre mouvant de mon voisin de siège. Les nuages défilaient, le soleil se couchait sur ce nouvel horizon. Le vent de l'aération chatouillait mon visage de ses caresses tièdes. Sa pression sur ma peau augmentait progressivement. L'air devenait épais. Comme un liquide visqueux que je pouvais respirer. Il passait progressivement de transparent à translucide, de translucide a opaque. Encore une fois j'étais au milieu d'un brouillard dense et homogène. Perdu dans cet espace indéfini où rien ne semblait être là et où tout pouvait être. J'avais l'impression de ne rien ressentir, physiquement et émotionnellement.

J'étais comme cet espace, rien mais possiblement tout. Mon intérieur se mêlait à l'extérieur, comme si les frontières s'étaient finalement ouvertes après des années d'isolement.

## 7.

Je me réveillais avec le souvenir d'une rencontre. Encore un rêve? Ma mémoire se dissipait à mesure ou ma conscience reprenait possession de mon corps, si bien qu'avant même de me frotter les yeux, je ne me souvenais plus que de grand chose. Le vague souvenir d'un homme en manteaux long. Et cela ne devait qu'une image reconstruite par ma conscience en essayant de mémoriser la scène.

Cela m'amuse toujours quand je me rends compte que mon esprit me ment. Je ne peux pas le contredire bien sur, mais par moment je le remarque. Mon esprit remplace ouvertement des scènes de ma vie par sa vision des choses, déformant mes souvenirs, ou s'amusant à m'en ramenant d'anciens remastérisés à sa façon. Je m'en rend compte souvent après coup, quand je m'en rends compte car comment savoir quand l'esprit ne nous ment pas, on lui doit de la confiance pour continuer à avancer.

Le lendemain je décidais de partir a la recherche du Vieux Caribou. Je fis brièvement mon sac. Quelques caleçons, des t-shirts, deux pantalons, des chaussettes et ma trousse de toilette. J'appelais un taxi. J'aurai du le faire avant. Une fois l'attente finis je montais dedans et lui demandais de partir en direction de l'aéroport. Pendant tout le trajet je regardais le paysage défiler sans vraiment faire attention a mes pensées. Tout passait très vite sous mes yeux. De temps a autre un camion qu'on doublait me sortait de ma torpeur. Les arbres flous sur le bord de la route me faisait vite re-somber dans mon inactivité. Mon esprit divaguait. Des images de lieux avaient remplacer les arbres dans mes yeux maintenant fermés. Des lieux souvent vides je crois. Ils ne marquèrent pas ma mémoire.

Le chauffeur me réveilla à l'arrivée.

23,40

Je lui donnait 30, il prit la monnaie en pourboire.

Je la lui laissais.

J'allais a un comptoir. Je sortis un petit bout de papier sur lequel j'avais préalablement noté le nom des ville les plus proche des Vieux Caribou ayant un aéroport.

Après une brève conversation avec la personne du guichet je me dirigeai vers un des café de l'aéroport. Plus de trois heures à attendre avant l'embarquement.

Après un Irish Coffee assez bien fait et une pâtisserie, je sortit dehors fumer une dernière cigarette avant de passer les différentes sécurité de l'aéroport.

La queue pour entrer dans la zone «duty free» fut plus rapide que je l'aurai pensé. J'oubliais d'enlever ma ceinture. La boucle fit sonner le portique et un agent s'avança vers moi pour me scanner avec un petit appareil. Le sac d'une personne était en train de se faire examiner minutieusement par une dame âgée sous le regard agacée du femme plus jeune en train de justifié tout les objet contenus, bien que personne ne lui avait demander comme le lui rappela a plusieurs reprises différents membres du personnel assistant a la scène. J'étais heureux de ne pas être a sa place.

Je passai devant elle après avoir récupéré mon petit sac à roulettes et me mis à flâner dans les rayons de cette zone «duty free». Au bout d'un moment je me mis en quête d'un restaurant à mon goût, commençant à sentir la faim creuser mon estomac. Je fini par m'asseoir dans un restaurant italien. Je mangeai un plat de pâtes en regardant les gens défiler dans cet aéroport bondé. Je plaignait dans mes pensée les gens travaillant dans ce lieux bruyant et loin de tout toute la journée, ou toute la nuit.

Le temps passa assez vite.

Je me dirigea vers ma porte d'embarquement. Attendis un peu que l'avion se place et ouvre ses portes. Instantanément une foule de personnes se levèrent, ce qui leur permit d'attendre debout en ligne au lieu d'assis.

J'étais content de moi: ce n'étais pas mon cas.

Assis confortablement, je regardais ces visages crispés, tendus de stress guettaient d'un air soucieux tous les faits et gestes des gens en début de file. Ils se mirent rapidement a râler dans leur barbes chacun de leur coté. Des soufflements plaintifs commencèrent à s'échapper de cette longue ligne n'ayant toujours pas progressé d'une personne. Je les regardais s'impatienter. Certains s'asseyaient sur leur valises, des fois la regardant d'un air horrifié après avoir entendu un quelconques bruit suspect provenant de leur précieux fourre tout, d'autres s'affalait par terre, et d'autre encore restaient bravement debout comme pour se persuader d'avoir fait le bon choix, leurs regard plein d'envie les trahissait a la vue de cette foule de sièges vides qu'ils avaient eux-même laissés. Cette vue me rendis triste. Ils attendaient là, mal en point, dans un soucis de rapidité, de simplicité. Moi j'attendais là, assis certes, mais ma raison de prendre l'avion me semblait similaire à la leur de se lever. Je voulais finir cette histoire et vite. Ils me revoyaient donc ainsi à ma propre bêtise. Mais eux semblaient en être fiers, où du moins conscient des raison de leur décisions, de leur «bêtise», moi non. J'étais perdu. Les regarder ainsi me perdait encore plus. Je m'éloignais de moi. Je ne me comprenait pas.

Devons nous nous comprendre? M'étais-je déjà compris ?

Je n'en savais plus rien.

Je restais là, les yeux fixant cette foule ordonnée, le regard dans le vide. Il m'était même impossible de savoir ce que je pensais. Tout se mélangeait, comme si une foule lointaine avait replacé mes pensées. Seules des bribes de phrases, d'idées, parvenaient à ma conscience. Rien ne faisait plus de sens. Je ne savais plus pourquoi j'étais là. Comme si mon esprit chutait dans un puits sans fond.

D'un coup, un «fond»:

    Pourquoi est-ce je faisais tout ça ?

L'enveloppe.

Sans elle, ça ne serait pas réelle.

Mais elle là, dans le vrac de la soute de cet avion.

J'aimerais que non, que tout soit faux.

Mais elle est là et je le sais.

Je devais trouver un sens à tout cela. Où même seulement un début d'idée de sens. Une piste.

Je fut sorti de mes pensées par un message d'une voix déformée transperçant l'air de l'aéroport. Ce qu'elle racontais ne parvint pas à faire sens pour moi.

Je me dirigeait vers la file d'attente ne comportant plus que quelques personnes. Je montais dans l'avion. On m'indiquait ma place, 74D allée de droite. Le voyage passa très vite pour moi. Une fois assis je sombrais dans un profonds sommeil dénué de tout rêve avant même le décollage.

J'arrivais dans un petit aéroport perdu au milieu de la campagne. De là, je dû prendre un bus, puis un autre bus, puis je dû marcher, puis un train, attendre, un autre train. Les paysage de campagne s'enchaînaient au fur et à mesure que le soleil se couchait sur ces paysages oubliés par l'Homme. Seuls les petits villages où descendais mollement une ou deux personnes emmitouflé dans des écharpes et manteaux longs, semblait accueillirent une petite activité humaine. La taille des villages diminuait au même moment où celle des montagnes augmentait. Des sommets enneigés venaient gratter le ciel. Leur neige immaculée enflammait des reflets rouge orangé du ciel ces pics de pierre.

Le chauffeur essaya de me parlera un moment ou nous n'étions plus que deux dans le bus, Mais la différence de langue fut trop grande. Je lui montrait le nom de l'hôtel, il me faisait des «non» désapprobateurs de la tête. J'insistais, il accepta d'un «oui» fort peu enthousiaste, encore une fois d'un signe de tête.

Le bus redémarra.

Le soleil c'était couché mais une faible lumière persistait encore dans le ciel.

Le bus s'arrêtât, il y avait un banc et un poteau qui avait perdu son panneau. Je compris que c'était moi de descendre, il n'y avait plus que moi.

Le bus reparti en un demi tour lent et fastidieux, me laissant seul avec mon sac au milieu de cette route. Je me mis a marcher sur la route.

Au bout d'une petite heure de marche solitaire dans une nuit claire au ciel similaire a une soirée d'août sur les plages du sud, je me retrouvai face à un mouton. Il était au milieu de la route. Il me regardais droit dans les yeux.

Nous nous fixâmes de la sorte pendant un bon moment. son regard était intense. Je m'assis sur la route face a lui. Il suivait du regard le moindre de mes mouvements. Il était semblable a un gardien d'un lieu sacrée dans les textes mythologiques.

[Je n'en avait pas lu depuis fort longtemps, et commençai à douter de l'existence de tel gardiens dans un texte.]

Je fus sortie de cette futile réflexion par le bruit qu'émettait ce mouton, maintenant à moins d'un mètre de moi, en respirant. Ses petits sabot tapaient le bitume en produisant un petit bruit sec. Il marchait sur place. Il s'assit comme un chien, sur ses pâtes arrières. Je ne pensais pas que les moutons faisait cela.

On était tout les deux assis au milieu de cette ligne goudronnée qui fendait en deux un paysage au multiples lumières, rempli de collines verdoyantes et de montagnes enneigée cachant l'horizon de tout les cotés. Je sortis une cigarette de ma poche.

La fumée se mis à monter doucement dans le ciel se mélangeant au nuages, éclairés d'une lumière crépusculaire.

Il me fixait.

Je le fixai en retour.

Mon regard se perdu dans ses yeux. J'eus l'impression de passer à travers la fente horizontale que formaient ses pupilles. Tout mon être semblait glisser dans ce mouton. Je finis, il me semblait par être ce mouton.

Oui j'étais ce mouton. Je me voyais clairement assis là une cigarette se consumant dans le ciel toujours dans ma main. Le regard concentré sur mon nouveau point de vue. Je me dis que le mouton devait être à ma place, et que comme moi il devait se regarder sans comprendre. Ma vu s'assombrit ne me laissant plus qu'à me voir assis là, au milieu d'une pénombre épaisse. La braise rouge se mi a dessiner un cercle autour de moi, dans le noir profond. Le cercle passait au dessus et en dessous de moi comme si je flottai au milieu du néant.

Ce cercle rouge vif se mis a tourner autour de moi. Une boule incandescente tournoyait autour de moi je ne me distinguait presque plus. Des tache de lumière apparurent d'un peu partout. Elle diffusait une lumière blanche qui paraissait sans source précise. Je trônait toujours au milieu de ma vision, dans une sphère formée par maintenant plusieurs cercles rouges tournoyant.

Tout devint flou. Des couleurs apparaissaient, se mélangeant, Je sentait le sol sur lequel j'étais assis. Il semblait chavirer dans tout les sens et pourtant j'avais l'impression que ma tête ne bougeait pas. Tout fini par se calmer et je fus entouré de blanc. Je baissais les yeux et m'apercevait, surpris, que je tenais dans mes mains ce petits paquet que je j'étais allé poster.

Je le regardais d'un air incrédule. Le même papier de soie, collé à la

perfection sur la boîte en carton. A qui l'avais-je envoyé? Qu'y avait-il dedans? Où l'avais-je récupérer avant de l'envoyer?

Je ne me souvenait pas avoir marqué moi même le nom ou l'adresse. Je me souvenait juste de l'avoir amener a la poste. Mais pourquoi? Toute cette histoire avait-elle commencée bien avant tout cela? Pourquoi je ne me souvenais plus de rien?

Une multitude de questions se formaient simultanément dans mon esprit. Aucune à laquelle je pouvais répondre.

Je me mis a ouvrir le paquet tel un enfant un soir de Noël ouvrant son premier cadeau.

Les couches de papier ne semblaient jamais s'arrêter. Rouge. Jaune. Blanc. Bleu. Jaune. Vert. Noir. Orange. Rose. Beige. Noir.

Elles ne s'arrêtèrent jamais.

Je jetais des papiers de toutes les couleurs autour de moi. Elles commencèrent très rapidement a s'empiler. Le paquet ne descendait jamais de taille. J'essayais d'aller plus vite, de doubler le papier. Je ne regardais plus que les feuilles défiler au rythme de mes mains les déchirant frénétiquement. Je fus vite entouré d'une muraille de papier. J'étais complètement encerclé mais n'y prêtait aucune attention. Les papier s'empilant sous moi je fus contraint de commencer a m'asseoir dessus. Je montai de plus e plus haut sur ma tour de papier.

Tout s'écroula.

Je tombais dans un tourbillon de couleur.

Le sol ne venait pas.

D'un coup il vint. Sèchement. violemment.

Plus de couleurs. Que du noir.

11.

J'ouvrai les yeux. La première chose que je vu fût cette longue ligne goudronnée, filant jusqu'au pieds de montagnes. Pas de mouton. Plus de mouton ?

Je me relevais et repris ma marche.

Au bout d'une dizaine de minutes un panneau surmonté d'un dessin de caribou m'indiqua de tourner sur un petit chemin de terre sur la droite.

Le passage avait une pente aigüe et le sol était jonché de cailloux qui manquèrent à plusieurs reprises de me faire tomber.

Le paysage était magnifique.

Le soleil se levant transperçait le feuillage des arbres longeant ce sentier.

L'ambiance y était bucolique.

Je finis par arriver sur une petite maison aux volets bleus ciel.

L'endroit semblait sorti d'un rêve illuminer par les lumières de l'aurore.

La maison était fermée. Comme tous ses volets.

Je m'allongeait sur le petit banc, taillé dans un tronc, devant la maison.

J'écoutais le silence. Tout y était si calme. Le soleil venait réchauffer mon corps. Je fermait les yeux.

Je me sentait comme chez moi. Sur mon canapé. Le soleil frappant mon visage. Le même sentiment de bien-être m'envahit. Je me sentait enveloppé par la douce chaleur. Comme sur mon canapé je m'efforçai de vider mon esprit. J'étais calme et détendu. je senti mon corps s'enfoncer doucement dans le bois. Il épousait les contours de mon dos et de mes jambes. Je sentais mon esprit glisser vers le sommeil. Je me laissai emporter. Je sombrais dans un sommeil profond. Sans rêve. Sans histoire.

Mon esprit se réveilla.

Mes yeux étaient fermés.

Je me mis à réfléchir avec ma conscience a demie endormie à ce que j'allais me préparer à manger. Peu être avais-je de quoi me faire une omelette avec un peu de salade? Mes pensées dérivèrent vers l'absurde tandis que mon esprit tanguait sur la corde tendue séparant les rêves de la réalité. Je réfléchis à ou j'étais entre deux semi-rêves, ce n'était pas mon lit, je n'étais pas par terre. Je m'étais encore endormis sur mon canapé. Me laissant bercer par le soleil je restais là à somnoler. Je pensais à quel disque écouter quand j'arriverai à me lever. Mon corps mou ne voulait plus bouger de là. Je n'avais rien à faire, je pouvais bien me rendormir un peu.

Je reprenais doucement contrôle de mon esprit. Je me mis à essayer de me remettre en mémoire mes rêves. Des scènes commencèrent à me revenir. Un homme un peu grand. Ma porte fermée. Une maison dans les bois. Une enveloppe. Une photo. Un mouton. Des aéroports. Un avion. Des routes. Des montagnes. Un colis. L'homme m'avait donné une mission. Pourtant je ne le connaissais pas. Trouver un autre homme, que je ne connaissais pas non plus. Tout remontait, les scènes s'enchaînaient. C'était trop précis.

Mes yeux s'ouvrirent.

De l'herbe, des fleurs, des arbres, à perte de vue.

Tout c'était passé. J'étais là, il n'y avait rien. Tout ça n'avait plus de sens à mes yeux. J'étais lassé de toutes ces réflexions incessantes, remettant tout en cause. Je n'en voulais plus. Je n'en pouvais plus.

Je voulais rentrer chez moi. Vivre ma vie. Appeler des serruriers quand j'oublie mes clefs. Cuisiner une bière à la main. Somnoler sur mon canapé. Faire les tâches quotidiennes.

Je me levai. Je posai l'enveloppe et ma petite liste des hôtels sur le banc, mis un caillou sur le tout pour ne pas que tout s'envole. Je vérifiai que mes clefs étaient bien dans mon sac, les mis dans ma poche et commença tranquillement à revenir sur mes pas.

